

TÉMOIGNAGE DE J. TOUBLET

Cantonade n° 193

La genèse de l'« alliance » avec les rotativistes

PEUT-ÊTRE EST-IL UTILE de rappeler, avant d'essayer de relater les péripéties qui ont amené l'alliance des correcteurs avec les imprimeurs rotativistes, quelle était la situation avant l'arrivée du système rédactionnel.

Dans un premier temps, il importe de se souvenir que les rapports syndicaux entre les catégories professionnelles du Livre étaient, et sont encore, déterminés par deux facteurs principaux.

D'abord l'esprit corporatif, c'est-à-dire une politique de défense et de promotion du métier et des professionnels. Le métier conditionne encore aujourd'hui la capacité de gêner ou d'arrêter la production ; par exemple, les employés, les correcteurs, les auxiliaires, s'ils arrêtent le travail, ne peuvent bloquer la production, briser la chaîne matérielle qui va du cerveau du rédacteur à la rotative. En revanche, les anciens typographes, linotypistes, clicheurs, rotativistes, ouvriers du départ et des messageries – si on reprend les métiers traditionnels – pouvaient aisément interrompre la succession des tâches. Chacun de ces catégories, seule, pouvait tout arrêter et rendre inopérant, sans objet, le travail de toutes les autres puisque la publication quotidienne ou hebdomadaire n'était pas mise à la disposition du lecteur. Il importait, en conséquence, de s'entendre entre métiers, de coordonner les mouvements revendicatifs et d'harmoniser les revendications. Cela a été, semble-t-il, une des préoccupations principales des générations successives de militants. N'oublions pas que les premières tentatives de constituer, dans la région parisienne, une coordination entre métiers du Livre, une sorte d'ancêtre du Comité intersyndical, se repèrent lors de l'effervescence sociale qui a suivi la Révolution de 1848 pour disparaître, provisoirement, après le coup d'Etat de Louis-Napoléon BONAPARTE.

Le second facteur décisif s'affirme être, à l'évidence, l'engagement et la sympathie politique et syndicale de la majorité ou des militants les plus actifs. La direction de la Fédération du livre, depuis sa constitution, a toujours été considérée comme réformatrice, et cela jusqu'aux environs de 1963. La mort d'Edouard EHNI, à cette date, permit au Parti communiste de conquérir le poste de secrétaire général pour un de ses militants.

Le courant considéré comme réformatrice qui anima la direction de la Fédération pendant si longtemps, formé en majorité de typographes, se présentait comme l'incarnation d'une pensée très différente de l'orientation de ceux qu'on désigne aujourd'hui comme réformatrices, la CFDT ou la CFTC. On peut se demander, d'ailleurs, si ces derniers le sont même encore, réformatrices ; en tout cas, ils ne le sont plus, si on se réfère au vocabulaire politico-syndical traditionnel.

Le Livre, un corporatisme énergique et solidaire
Enracinés dans le corporatisme, la défense des intérêts immédiats des travailleurs, les réformatrices de la CGT – ceux qu'on a souvent caractérisés comme les enfants de Léon JOUHAUX – se remarquaient par leur pugnacité revendicative, peut-être sans imagination mais tenace, leur esprit d'unité et leur neutralité politique ainsi que par leur attachement à une sorte de démocratie compacte mais réelle parce qu'unitaire. Ils pratiquaient ainsi beaucoup le suffrage universel à bulletin secret dans la Fédération, directement, de l'adhérent aux secrétaires fédéraux. Deux exemples illustreront ces affirmations.

Je crois me souvenir d'avoir lu qu'en 1939, dans la CGT et dans tout le pays, alors que se déclenchait une chasse aux sorcières contre les communistes à la suite du pacte germano-soviétique, les diverses instances de la Fédération du livre refusèrent de démissionner de leur responsabilité ou d'exclure les adhérents qui ne condamnaient pas le document signé conjointement par RIBBENTROP et MOLOTOV. Condamner le Parti communiste, sur un plan politique, pouvait paraître indispensable à ceux qui comprenaient que STALINE autorisait un nouveau partage de la Pologne et entendait y participer, tout en assurant son complice HITLER qu'il n'aurait pas de second front à redouter à l'est si la guerre éclatait dans l'ouest de l'Europe ; en revanche, il ne pouvait être question d'utiliser cette situation dramatique pour opérer une répression politique dans le syndicat contre des syndiqués qui respectaient *les consignes et les statuts syndicaux*. Ce remarquable exemple de tolérance mérite, me semble-t-il, d'être signalé pour montrer la spécificité des syndicats du Livre. Ajoutons que, lorsque les majorités eurent changé, si on met de côté quelques exceptions regrettables, comme l'affaire DARBOIS, les exclusions des grévistes de l'Imprimerie rouennaise ou la scission du Syndicat Métropole Nord de Lille, les militants communistes qui dirigèrent la Fédération maintinrent cet esprit d'unité.

La Chambre syndicale typographique parisienne fournit un autre exemple de cette volonté d'unité démocratique des réformatrices, un peu rude peut-être. Pendant très longtemps, les membres du comité syndical typo furent élus à bulletin secret avec liberté de candidature ; lorsque je suis entré dans la profession, le rythme d'élection était de quatre années et il serait erroné de croire que le résultat des élections donnait un organisme de gestion monocolor. Ainsi se trouvaient membres du comité syndical, entre autres, des militants du PCF et des trotskistes lambertistes, dont le bon camarade Paul HIRZEL, mort pendant les événements de Mai 1968. Les secrétaires typos jouaient la balance entre les divers courants – et ça marchait, certes avec bruit, mais d'un bon pas...

Permettez-moi une anecdote, que m'a racontée celui qui était le secrétaire typo presse de l'époque, Marcel WAILLE. Plusieurs années de suite, durant les années soixante, lors de l'assemblée générale annuelle de la Chambre typo, plusieurs militants montèrent à la tribune pour proposer avec ardeur de constituer, déjà, un syndicat d'industrie, l'unification de toutes les sections et des syndicats en un seul organisme. Ce serait, paraît-il, plus efficace, plus beau, et grandiose sans doute. Cette agitation agaçait fortement WAILLE et ses amis ; elle leur paraissait rompre l'accord tacite qui permettait l'unité organique ; vouloir aller plus loin pouvait signifier recommencer les guerres intestines entre les militants du PCF et leurs adversaires politiques, alors nombreux et actifs, plutôt de gauche et d'extrême gauche, dans les ateliers de